

Qu'est-ce que le Coran ? (3/5)

Langue et traduction

« Tous les versets coraniques ont reçu des interprétations différentes à travers l'histoire »



Entretien avec Guillaume Dye

Guillaume Dye est Professeur en études islamiques, titulaire de la chaire Islam : histoire, cultures et sociétés, à l'Université libre de Bruxelles.

Que sait-on de la langue dans laquelle a été écrit le Coran ?

Sur la langue du Coran, c'est une question qui est complexe, aujourd'hui encore débattue et sur laquelle beaucoup de travaux intéressants sont publiés. La vision islamique traditionnelle était que le Coran était écrit dans le dialecte arabe du Hedjaz, c'est-à-dire l'Arabie occidentale, la région de l'Ouest dans laquelle se trouvent La Mecque et Médine. On avait aussi l'idée que c'était la langue de la poésie arabe préislamique. Aujourd'hui, beaucoup de chercheurs considèrent que la langue du Coran n'est pas celle-ci, c'est de l'arabe mais pas du même type, même si le texte a, du point de vue littéraire, de nombreuses similitudes avec la poésie par leur parole, la rime, l'allitération. Mais stylistiquement parlant, cela ne suit pas le mètre de la poésie arabe. Cela est probablement plutôt à mettre en rapport avec une forme d'arabe parlée dans l'Ouest de la péninsule mais qui présente des influences de la part d'autres langues : on a dans le Coran de nombreux mots empruntés, entrés en arabe bien avant le VIIe siècle, et qui viennent de l'araméen, de l'éthiopien mais également des influences substantielles de la langue syriaque, une variété d'araméen qui était la langue de communication de nombre de populations araméennes du Proche-Orient ainsi que la langue de culture d'une partie des églises chrétiennes d'Orient. Il ne faut cependant pas surestimer cette influence mais elle existe dans la langue coranique, ce qui peut laisser supposer dans la production initiale d'une partie des textes coraniques, ou dans son inspiration, une influence du prosélytisme chrétien, notamment de langue araméenne.

Y a-t-il des différences entre les traductions du Coran ?

Traduire un texte dépend aussi de l'objectif de la traduction. Il y a évidemment dans le dogme islamique l'idée que le texte est intraduisible, quoi qu'il en soit. Il est vrai que la traduction ne peut pas toujours rendre à la fois le sens et des éléments stylistiques propres à la langue de départ. Plus vous avez un texte dans lequel forme et fond sont liés, plus il est difficile de rendre l'ensemble dans la langue cible. Ceci dit, ce problème est répandu et similaire à celui qu'on rencontre en traduisant les textes d'Homère, par exemple.

Dans le cas du texte coranique, plusieurs problèmes supplémentaires se posent. Il y a d'une part la question de l'intention de la traduction. Cherche-t-on à rendre le sens que lui donne tel ou tel courant de l'Islam ou celui de telle ou telle partie des fidèles ? On traduira alors le texte de manière confessionnelle. C'est un choix possible et légitime mais qui ne sera pas nécessairement celui de l'historien qui, lui, traitant le Coran comme un document historique, linguistique et littéraire du VIIe siècle s'efforcera plutôt de déterminer le sens de ce texte dans son contexte de production et son contexte initial de réception. Cela fait donc des différences importantes. On peut en donner un exemple simple : si on prend, dans la sourate 3, au verset 19, que l'on traduit en général par « la religion aux yeux de Dieu est l'Islam ». Pour l'historien, cette traduction est parfaitement anachronique : d'abord, le terme « din », que l'on traduit par « religion » alors qu'il s'agit d'une notion récente. Il peut aussi désigner le « jugement dernier » ou la « pratique ».



Manuscrit du Coran du XIVe siècle. Bibliothèque d'État de Bavière

De même, traduire « Islam » littéralement est anachronique puisque cela présuppose qu'à ce moment il désignerait déjà une religion séparée. Or, on sait qu'à cette époque c'est un nom commun dont le sens n'est pas si simple : on peut le traduire par « soumission » ou « s'en remettre à Dieu ». Cependant, les premiers musulmans ne se désignaient pas comme musulmans. Dans ce verset précis, le fait de supposer qu'Islam est un terme d'auto-désignation d'un mouvement déjà déterminé est un pur et simple anachronisme. Une tradition possible est : l'attitude qui est la bonne auprès de Dieu et donc de s'en remettre à lui. C'est un sens tout à fait différent. Il y a donc ce problème de l'optique dans laquelle on fait la traduction.

Tous les versets coraniques ont reçu des interprétations différentes à travers l'histoire. Selon les époques, les courants de l'Islam, les écoles, les branches, le sens donné est différent.

Par ailleurs, pour des raisons historiques et linguistiques, le texte lui-même est très obscur, pour le lecteur aujourd'hui mais également pour le commentateur musulman, dès les débuts de l'exégèse.

Quand le Coran a-t-il été traduit dans d'autres langues ? Quelle est la première traduction en français ? Pourquoi est-il traduit en français à cette période ?

Sur les traductions du Coran, la tradition musulmane parle d'une traduction en persan de Salman le Perse, un compagnon de Mahomet mais dont l'historicité peut être débattue.

Parmi les traductions en langues de peuples non musulmans, la plus ancienne est à trouver en Grèce au IXe siècle. Elle n'est connue que par des fragments.

Dans le cas du monde occidental, la première traduction est celle de Robert de Ketton en 1143, à l'instigation de Pierre le Vénérable. L'objectif est de mieux connaître l'adversaire pour le réfuter et polémiquer contre lui. Cette traduction sera suivie par d'autres : Marc de Tolède, Jean de Segobia, etc. Il y a une entreprise considérable de traduction en latin, plus ou moins diffusée selon les cas. A partir de la Renaissance, le projet polémique ne disparaît pas totalement mais il y a tout de même un

projet de connaissance plus précise qui apparaîtrait. La traduction la plus ancienne en France est celle d'André du Ryer, au XVII^e siècle. La traduction de George Sale en anglais, au XVIII^e siècle, fait véritablement autorité. C'est la première traduction neutre et elle met en perspective la vie de Mahomet.

Il y a également des débats christiano-chrétiens en matière de traduction : on va traduire le Coran et faire référence à la figure de Mahomet pour jouer tel ou tel coup dans les débats polémiques entre catholiques et protestants.

Néanmoins, à partir de l'Humanisme, on comprend la nécessité de revenir aux textes eux-mêmes, dans la langue originelle, pour mieux les comprendre, ce qui est vrai pour la Bible en hébreu, le Coran en arabe. Ce travail de traduction se développe. En France, une traduction majeure est celle de Kazimirski au XIX^e siècle sur laquelle se fonderont d'autres traductions en langues européennes : espagnol, italien, etc. Elle fait donc date et bénéficie d'une bonne diffusion, notamment du fait que les textes commencent à être imprimés. L'impression du Coran est en fait relativement récente : pendant des siècles, il y a eu réticence dans le monde musulman à le faire. Il s'agissait auparavant de copies humaines. Aujourd'hui, cela n'est plus vrai. Le Coran est présent sur tous types de supports, quelle que soit la langue.

Que dire des traductions récentes du Coran dans le monde occidental ?

Il y a énormément de traductions du Coran en langue moderne. C'est un texte relativement bref, donc l'entreprise est moins complexe, en quantité, que la Bible par exemple.

On a trois traductions qui ont marqué leur époque car provenant d'éminents arabisants ayant cherché à traduire le texte du point de vue de ce qu'ils pensaient être le VII^e siècle, en terme de contexte de réception et de production. Il s'agit de Richard Bell pour l'anglais,

Régis Blachère pour le français et Rudy Paret en allemand. La dernière est quasiment illisible car il tente d'être le plus littéral possible.

D'autres traductions relativement peu connues, car dans des langues moins célèbres, sont néanmoins importantes : celle en suédois de Karl Vilhelm Zettersteen en 1917.

Cependant, ce sont des traductions qui restent, à de nombreux égards, très tributaires de la traduction islamique dans le sens où on trouvera sourates mecquoise ou médinoise. Certaines traductions, comme celle de Blachère, tentent de traduire par ordre chronologique mais en réalité nous ne savons rien de certain sur la chronologie de différents textes.

Une très bonne traduction récente est celle de A.J. Droge publiée en 2013 en anglais, qui essaie d'apporter une approche plus « universitaire ». Le travail est donc encore en cours mais le temps n'est peut-être pas totalement mûr pour une nouvelle traduction. Peut-être dans plusieurs décennies pourra-t-on reprendre l'objectif que s'était fixé Blachère mais avec une connaissance plus approfondie du contexte d'émergence du texte coranique.

Quelle traduction du Coran conseillerez-vous en français ?

Il y a deux traductions à vocation plutôt profane, ou séculière : celle de Denise Masson et celle de Régis Blachère. L'entreprise de ce dernier, qui est un immense arabisant, est de donner une traduction de ce texte qui reflète le sens du VII^e siècle. L'inconvénient est que Blachère a travaillé il y a cinquante ans et que, depuis, la recherche a beaucoup évolué. Néanmoins, on retrouve encore beaucoup de choses intéressantes. Je conseille plutôt d'avoir plusieurs versions, plusieurs traductions afin de comparer les choix faits par les traducteurs.



Campus numérique consacré à la pensée, à l'histoire et aux cultures de l'Islam.

www.campuslumieresdislam.fr
contact@campuslumieresdislam.com